

*Journées Européennes du Patrimoine 2020*

## **Notes d'un voyage en Bretagne**

par Eugène Boudin en 1867

Paru pour la première fois au *Mercure de France*, dans le numéro du 15 juillet 1924 pour célébrer le centenaire de la naissance d'Eugène Boudin.



*Paysage aux lavandières, Le Faou, le port à marée basse - Eugène Boudin - 1873*



## A PROPOS DU CENTENAIRE DE BOUDIN

## NOTES D'UN VOYAGE EN BRETAGNE

(1867)

Le peintre Eugène Boudin dont l'œuvre délicate et personnelle demeure, dans l'histoire de la peinture française au XIX<sup>e</sup> siècle, un trait d'union entre l'Ecole de 1830 et Corot, d'une part, et les Impressionnistes, d'autre part, était né, il y a précisément cent ans, le 12 juillet 1824 à Honfleur. Il m'a été donné ailleurs (1) de réunir sur la vie et l'œuvre du peintre des documents nombreux : celui-ci toutefois n'avait pu être utilisé. C'est un petit cahier qui porte sur sa couverture cette simple indication « 14 juillet 67, — voyage en Bretagne (2) ». Selon toute vraisemblance, le peintre avait noté ces impressions à l'intention de son frère Louis qui habitait le Havre et manifestait alors des velléités littéraires. Une profonde affection unissait les deux frères et maintes fois, au cours de la correspondance qu'ils échangeaient, on les voit se signaler mutuellement leurs impressions, dans l'espoir que la peinture ou la littérature de l'un ou de l'autre en pourra tirer profit.

Ce n'était pas le premier voyage de Boudin en Bretagne ; dès 1857 il était allé à Châteaulin, Quimper, avait assisté au Pardon de Sainte-Anne-la-Palud et de Douarnenez, écrivait à son frère : « J'ai découvert trop tard ce pays, car c'était l'objet de mes rêves, j'y reviendrai. » Il retourna dans la même région en 1858, et des études faites au Pardon, ces deux années-là, il composa son envoi du Salon de 1859 ; le *Pardon de Sainte-Anne-la-Palud*, aujourd'hui au musée du Havre et sur lequel on trouve une appréciation de Baudelaire dans les *Curiosités esthétiques*.

(1) G. Jean-Aubry : *Eugène Boudin*, d'après des documents inédits, un vol. in-12, (Bernheim jeune et C<sup>o</sup>, Paris, 1922).

(2) C'est un tout petit cahier de 42 pages (13 cm. sur 10 cm.) entièrement de la main de Boudin... J'ai respecté l'orthographe des noms propres qui diffère parfois d'une page à l'autre pour un même nom.

Il menait à cette époque une vie de travail obstiné et de difficultés matérielles dont ses lettres nous révèlent un écho véridique et touchant. Les difficultés de ces débuts furent allégées par la compagnie de celle qu'il appelle dans ses lettres « le camarade », une jeune Bretonne, Marie-Anne Guédès, qui avait été sa compagne depuis 1860, qu'il épousa en 1863, et qui devait s'associer à ses voyages, à ses infortunes et à ses succès jusqu'en mars 1889, date à laquelle elle mourut. Durant les années qui suivirent son mariage, Boudin passa les étés soit à Honfleur ou à Trouville où il retrouva Courbet et Whistler, soit sur la plage de Deauville que l'on venait de « lancer » et où il fit ces croquis de groupes mondains qui font de lui, avec Constantin Guys, un des plus pittoresques historiens de l'élégance du Second Empire. En 1867 il retourna en Bretagne: il devait y faire, jusqu'à l'année 1897 qui précéda sa mort, de nombreux séjours, et il en rapporta bien des esquisses et quelques-uns de ses plus beaux tableaux, témoin l'admirable *Vue de Douarnenez, l'île Tristan, le Matin*, qu'il peignait un an à peine avant sa mort, et à l'âge de 73 ans.

Sa femme, Marianne, à laquelle il fait allusion à plusieurs reprises dans le manuscrit que nous reproduisons ici, lui facilita grandement la connaissance du pays, parce qu'elle en parlait la langue et qu'elle avait une grande partie de sa famille dans cette région où ils s'établirent pour plusieurs mois, *au manoir de Kerhoan, par le Faou (Finistère)*, vieux manoir en ruines, où il avait trouvé une vaste chambre, « la seule habitable d'ailleurs », nous dit le peintre dans une lettre de cette époque.

G. JEAN-AUBRY.

— Départ du Havre. Samedi 13. — Joli temps. Nous laissons derrière nous les côtes de la Normandie. Le Havre se développe en panorama et en lignes assez gracieuses. La terre devient petite à mesure que nous prenons le large : les côtes ne sont bientôt plus qu'une teinte au fond de l'horizon : le ciel est immense et devient plus immense au moment où nous avançons en pleine mer... La mer. — Un ton sombre et assez semblable à du verre fondu dans lequel on aurait jeté des acides colorés. Au sud, un orage sombre qui nous menace : dessous la mer

est plus verte. Les côtes se développent en une longue ligne jusqu'à la pointe d'Étretat dans une lumière rouge phosphorescente. Du côté du nuage sombre, les flots sont ternes [*deux mots illisibles*] et chaque cime est dessinée par un accent noir très prononcé.

Sur le pont, des Bretons sont groupés ou couchés à plat ventre, fumant leur pipe. Au milieu d'eux, une singulière bonne femme du Plyben-Christ fume également. Elle est couleur de bois. A l'avant, grand tumulte parmi les passagers du pont, c'est un marin qui se débat au milieu d'un groupe de gens agités. On cherche à le calmer, il veut absolument se jeter par-dessus bord. Le capitaine donne l'ordre de l'attacher solidement, c'est fait avec grand'peine, pourtant, car notre homme est devenu furieux et mord son monde. Il finit par se calmer — *Door*, dit-il, *door* (de l'eau). Belle tête brune. Dans sa folie : « Je t'aime bien Mahäic (Marguerite) j'ai du cœur, un grand cœur, va : viens que ton Française (François) te serre dans ses bras, viens, je vais te revoir, je suis honnête : il est honnête ton Française : viens ! »

Le soir est venu, les passagers du pont s'étendent sous leur tente, le dos appuyé contre la chaudière. Les Bretons psalmodient une espèce de chant à répliques, assez étrange : c'est dolent et peu musical, mais ils vont s'endormir avec cela. La mer devient sombre, comme un baquet d'eau indigotée. Au fond, des nuages, en forme de montagnes, se découpent sur l'horizon : c'est peu rassurant. Le second prétend que c'est du vent, moi je crois au grain.

Marine. — Un brick vient sur nous toutes voiles dehors, bonnettes, perroquets : c'est majestueux, je n'en avais jamais vu : plus loin vient un grand trois-mâts qui file aussi majestueux, toutes voiles dehors, puis un pilote qui passe devant nous. Il n'y a plus rien en vue. La mer

est tout à fait sombre et l'apparence de plus en plus mauvaise. Regagnons notre cabine.

Au petit jour, grand bruit de pas sur le bateau. Le navire est arrêté. On met un canot à la mer. Réveillé en sursaut, je saute sur le pont, une lueur fauve qui vient autant de la mer que du ciel permet à peine de distinguer ce que l'on a devant soi. Tous les yeux sont fixés sur la mer qui est devenue houleuse en diable... Le pauvre matelot exalté s'est noyé. Profitant d'un prélat dont on l'avait couvert, il a détaché ses liens et tandis que les hommes de quart avaient le dos tourné, il s'est précipité par-dessus le bord. Il avait mangé ses décomptes au Havre, et c'est de désespoir qu'il a pris cette funeste résolution.

14. — 4 heures. — En vue des îles. Voici Guernesey à droite, précédée de quelques gros îlots. La ville commence à sortir de la brume sombre du matin, le froid est très vif : les vitres s'illuminent. Sur la côte au-dessus de la ville on me fait remarquer la demeure de V. Hugo. Pour nous tout cela est perdu dans une immensité brumeuse. On voit la mer blanchir de son écume la base des falaises et des rochers.

Le ciel devient superbe, lie de vin, verdâtre, d'immenses nuages sont emportés dans l'air et vers les lointains. La mer clapote et s'agite, déplacée par le bateau qui plonge et se relève dans ce vaste clapotis. A la crête de chaque vague une aigrette lumineuse est emportée par le vent. — Le soleil se dégage et tout se transforme dans le ciel : nuages argentés sur fond bleu, vapeurs plus brumeuses mais les nuages lie-de-vin traversent encore l'atmosphère sur ce beau fond.

La houle augmente encore. Je n'ose plus descendre pour soigner ma pauvre malade : le maudit mal de mer finit par me gagner : c'est une espèce de supplice dont on voudrait bien sortir. Encore quatre heures avant d'apercevoir les sept îles. Plus de terre en vue ! — J'ai

traîné comme j'ai pu ma pauvre malade sur le pont. — On commence à voir poindre de loin en loin les îles. C'est encore quatre heures de trajet avant d'y être. Le soleil est clair et n'était la grosse houle qui nous secoue, et les nuages massés à l'horizon, vers l'ouest, on pourrait croire au beau temps.

— Enfin, nous touchons à la rocheuse baie de Morlaix ou plutôt à Lannion. Mer bleu très foncé. Voici un phare perché sur un petit bout de rocher. Tout autour et bien loin, une chaîne de roches qui immergent par endroits. Nous naviguons au milieu des plus grands écueils sans nous en douter : voici d'autres rochers : le *Château*, gros massif rocheux qui ressemble en effet à une ruine. Cette baie est splendide : côtes veloutées par les blés jaunes et les végétations, lignes gracieuses. Au fond l'île de Batz : puis les côtes du Léon avec leurs clochers qui dépassent les pays. Nous entrons enfin dans la rivière. Voici le fort du *Taureau*, espèce de château planté sur un bout de rocher où l'on place quelquefois une garnison. Nous respirons un peu.

Morlaix est en fête, nous le traversons après avoir diné et nous arrivons le soir à Landernau avec un grand besoin de repos.

15. — Quitté Landernau le matin par une tempête à tout rompre. La place est jonchée de mâts renversés avec leurs oriflammes. Très étonnante ville d'un aspect tout particulier, vieilles maisons gothiques en granit brun, rues sonores où les figures ont un étrange caractère.

... Arrivés au moulin de Kerkidec. Joisic, la belle meunière, fait la lessive au fond de la cour. La Mame-Gousse, assise sur l'âtre de la grande cheminée. Elle peigne ses cheveux blancs tout en racontant à Marianne, sa nièce qui la console, combien elle est souffrante et malheureuse de ne plus pouvoir travailler. Joisic a la taille superbe, il semble qu'elle pourrait nous tenir comme deux pou-

pons sur chacun de ses robustes bras qui se modèlent sous la chemise de grosse toile...

Le chemin est malaisé. Barrières nombreuses à sauter. Nous allons traverser les chemins difficiles. Enfin, Marianne s'écorche la jambe en prenant possession de sa terre. Voilà le petit toit paternel, triste, caché dans le creux d'un petit sentier. Les champs qui descendent vers la mer font partie du modeste apanage. De jolis arbres, un pré, un verger au-dessus, couvert de fruits. Le devant de la maison est entouré d'un gros fumier qui « jute » devant la porte. — Un grand tas de bois. — Une meule de foin plus haute que la maison.

Entrons. L'obscurité est telle que je n'y vois rien tout d'abord. Marianne entre, embrasse sa mère qui se met à pleurer. Je finis par découvrir la « Mame-Goussé » appuyée sur un grand bâton et assise sur une petite borne au fond de l'âtre. Elle voit pleurer Marianne, la console et lui assure que ça me déplairait. Elle est pâle, blême : son nez est fin pourtant et ses yeux sont singulièrement vifs. Son langage est accentué et énergique : une volubilité extraordinaire : — elle scande, par moments, son parler comme si elle disait des vers, ses gestes sont vifs. Elle se plaint d'être vieille et veut se détruire puisqu'elle n'est plus bonne à rien... Elle veut nous fricasser du lard... Voici des mioches, deux, trois, qui me regardent avec des yeux hébétés. Ils ne sont pas beaux. Magaïte, sa sœur, arrive, elle veut se cacher parce qu'elle est sale. Je dis à Marianne de la faire venir et que quiconque travaille n'est jamais sale. Moins fine que Marianne elle est mince cependant et possède bien le type breton, mais la mère l'emporte sur tous par la chaleur du geste et la finesse des traits.

— Intérieur. — Un vaste lit clos, en entrant, dont on ne voit que le dos : pas de plancher : — de la paille ; à gauche une vieille armoire, noire à force d'être brune. — Une auge à pétrir la pâte ; à droite une espèce de

couloir formé par les lits. Des lits gothiques avec leur date (1570), une grande table qui reçoit le jour d'une petite lucarne sans carreaux et que l'on ferme avec des planchettes. Tout est noir au premier abord. En s'asseyant sur le banc du lit, espèce de bahut, l'œil finit par s'habituer à l'obscurité, alors que les figures s'éclairent par accents et tout devient beau dans ce jour mystérieux : on voit un petit palier avec quelques assiettes colorées, des images, des andouilles suspendues, des quartiers de lard fumé. Tout cela prend, à la longue, la couleur bistre de la fumée : les cailloux sont noirs, la suie a tout teinté. L'un des enfants a un petit oripeau de bonnet argenté qui agace la lumière et rappelle les petits Hollandais de Rembrandt. Il règne dans tout cela une forte odeur qui vient du lait sùri qu'on conserve pour le cochon. C'est triste, sombre : pourquoi n'est-ce pas laid ? Pourquoi revient-on avec plaisir s'asseoir sur ce banc et s'accouder sur cette vieille table à côté de cette forte miche de pain noir enveloppée de grosse toile.

Le soir on a voulu nous régaler de bouillie. Dans une grande marmite remplie de lait on jette de la farine de blé noir : le feu est attisé de joncs marins secs. Une femme armée d'un long bâton remue, remue jusqu'à ce que cela ait pris une consistance de colle. Alors on mange avec du lait frais *tourné*... C'est un mets peu régalant pour nous, n'en médisons pas, il fait la joie du foyer breton.

— Le matin, la *mame* s'était un peu redressée. Marianne a fait du café et tous en ont mangé. La *mame* blanchissait son lin qu'elle a filé tout l'hiver. — Les enfants chassent devant eux le petit troupeau : — une mendiante vient apporter les nouvelles locales.

Nous visitons les fermes du voisinage : curieux intérieurs chauds de la famille, vivifiés par de gros mioches qui bâfrent des terrines de soupe aux crêpes et qui courent dehors pieds nus avec des tranches de *bara du* (pain noir).

*Les hommes sont aux champs.* — Voici l'heure du goûter, dix heures. On sonne la trompe pour appeler les hommes. On s'attable devant le chaudron de bouillie. Patrons et valets piquent à la même gamelle. Il y a une heure de repos pour les hommes.

— Bonjour, cousins. Voici Fraçaïque : Marjanic est aux champs, asseyez-vous. On va vous servir des crêpes. Ah ! ma Doué, Jésus, Maria, c'est toi, Marianne, tu arrives bien, nous marions demain Marjanic !

En effet le fermier de Kerlever, l'oncle de Marianne, mariait sa fille aînée le lendemain. Or, à l'aspect de la maison, qui s'en fût douté ? Il est vrai que la noce se donnait chez le père de l'épouseur où la jeune femme était destinée à demeurer, en attendant qu'on les mette sur une part des profits. Ici, l'intérieur est plus confortable, la maison est grande, avec un plafond — et un étage pour conserver les grains. La longue ligne des lits atteste que la famille est nombreuse. La lumière vient par la porte et éclaire vigoureusement la maîtresse du logis, femme à la peau tannée, peu pourvue de dents, vêtue d'une capeline noire comme ses servantes. Une femme coud dans le manteau de la cheminée et pousse du pied un berceau de forme ancienne où s'agite un gros marmot : la lumière frappe vivement la couseuse. Un autre marmot s'enfouit le nez dans une écuelle et en retire son museau tout barbouillé de lait. La servante rentre avec une cruche sur la tête. Voici des gros pains sur une planche, des tas de crêpes, des chaudrons luisants rangés au-dessus des lits, de vastes marmites à cuire la soupe. Les animaux viennent à la porte chercher leur pitance. Les cochons montrent leurs groins. Un gros mioche les rosse avec un balai de genêts. La fermière ne dit pas un mot et travaille activement. Avec la même part de bien, voilà des gens qui sont devenus riches, tandis que le père Guédès s'est appauvri. L'or repose en gros rouleaux au fond de ces armoires solides : il y a de telles

hardes pour les fêtes : de bonnes grosses chemises en piles. Le soir est venu, on nous invite à profiter d'un lit. La maison s'emplit. Voici les filles et fillettes : elles continuent modestement leur travail. La table est servie pour le souper : du lard gras cuit dans la soupe, de fortes tranches de pain : chacun pique au plat et se sert un morceau. Le patron parle peu et vient s'asseoir dans la grande cheminée. — Il tire sa pipe. — La table se dessert prestement. Les femmes apportent quelques vêtements pour les revoir avant la fête, on cause peu, car il faut se coucher de bonne heure.

Gagnons notre lit. Mais comment ôter sa culotte ? les femmes passent. Il est vrai que la lumière est faible, à peine sensible, le fermier monte sur son banc et s'appuie les bras au-dessus de la tête sur la face du lit. — C'est la prière. — Au fond, les femmes sont à genoux, sur le carreau, la tête dans leurs mains. Tous prient. C'était la première fois que j'étais placé entre deux hontes. Faire une chose par hypocrisie ou feindre une fausse prière. Nous nous sommes fourrés dans notre trou comme des chiens. N'avons-nous donc jamais un remerciement à envoyer au Créateur ? Ce père demandait au dispensateur des biens d'éviter à sa fille les rudes atteintes du malheur. La mère lui souhaitait un homme économe sans doute et bon travailleur. La fille pleurait, se demandant si, dans cette maison où elle va entrer, elle trouvera la paix, la sécurité au milieu de ses belles-sœurs. Déjà elle a dit à Marianne : « Je me marie, mais je voudrais aller bien loin et vivre pour mon homme ! »

Demain, elle dira *vous* à son époux, camarade la veille. Ces liens vont leur imposer le respect.

— J'ai passé une assez mauvaise nuit dans cette boîte. Marianne s'est grattée toute la nuit : moi, j'avais l'appréhension d'étouffer : elle, c'était la peur des puces qui ne manquent jamais dans ces chaumières.

Je mets la tête à la fenêtre... du lit. La maisonnée est

levée : il n'est guère que trois heures pourtant. La mariée de tantôt est à son poste. Elle balaie, range et mélange la farine avec l'eau pour les veaux : ses gros sabots résonnent sur la terre durcie. Allons déjeuner, le temps est froid, brumeux et un bol de lait chaud nous fera du bien. Il faut aussi faire un bout de toilette pour honorer dignement nos hôtes.

*La noce.* — Voici débouchant sur la lande de fougère les sonneurs (biniou et bombarde) en tête d'une forte bande d'hommes. — Costumes de drap noir, chemise blanche avec col relevé et un nœud de ruban blanc qui leur tient lieu de cravates : ce sont les amis et voisins qui vont chercher la mariée. Montons avec eux. La maison est pleine de monde. Petits et grands sont gourmés dans un bel habit, espèce de veste à col droit, large chapeau de feutre — c'est presque le costume des citadines, — cependant celui-là a plus de caractère. Il y a de beaux hommes, peu de cheveux longs : tous ont l'air un peu empruntés dans leurs beaux habits : on s'y fera. Le maître fait les honneurs de la maison, on nous offre un goûter de bœuf fumé, de lard gras, nous en usons avec un coup de vin ou d'eau-de-vie. Voici les parents, les amis qui nous serrent la main. Et d'autres, car la table est petite pour tant de convives. La mariée descend avec ses compagnes : son costume est ravissant et la fille est jolie sous cet accoutrement. Son pur type armoricain est bien encadré dans sa coiffe toute garnie de dentelles. Son large col si gracieux continue l'encadrement comme les belles collerettes du moyen âge. Un petit châle de dentelles couvre sa taille et donne à son costume un air de maman. — Des bijoux — une croix d'or, un cœur, une grande chaîne, quelques perles, et une grande ceinture bleue brodée en soie de diverses couleurs. Tablier de soie violet clair. Petits souliers ronds du bout et très gracieux, en drap fin, découverts, une large boucle en argent de forme ancienne : un jupon de drap noir qui s'enferme dans

une jupe blanche placée dessus d'une façon très originale, car la nécessité force à prendre des précautions contre la pluie et les ronces. Toutes les autres n'étaient pas moins curieuses et les fines têtes au nez aquilin, aux pommettes saillantes, avec ce beau teint animé et ces yeux fortement dessinés faisaient un beau bouquet quand on s'est rangé devant la maison pour céder le pas à la mariée et à sa fille d'honneur. Deux ou trois pauvres malheureux étaient venus là, armés de leurs fusils, et lorsque les sonneurs eurent dit le chant des adieux sur un ton pleurard qui tire les larmes à ces bonnes gens, tout le cortège se mit en route ; les fusils éclatèrent, les enfants étendirent leurs rubans au-dessus des têtes : un moment plus tard tout le cortège défilait sur la colline parmi les fougères et les genêts : le vent détroussait les coeffes, chiffonnait les dentelles, mais il fallait se rendre à une lieue de là pour la bénédiction. Nous retrouvâmes la noce l'après-midi, à la ferme de Kerliout, mais nous eûmes à lutter contre un grain terrible qui faillit nous faire rétrograder. Enfin nous arrivâmes trempés jusqu'aux os et pûmes à peine trouver un abri, tant les bâtiments étaient bondés de monde.

La ferme de Kerliout est bâtie de l'autre côté de la rivière — ou plutôt bras de mer — sur une petite colline qui descend vers la mer. Les bâtiments sont nombreux, construits en gros blocs de pierre granitique. Des arbres courbés par le vent d'aval garantissent autant que possible les constructions. Au fond, on voit la rade, magnifique nappe d'eau bordée de collines, de terres de labours, de rochers, sur la petite côte qui descend, des tas de pauvres diables abrités derrière des barriques. Ils font un feu d'ajoncs.

— A gauche, se reliant aux bâtiments — quatre grandes tentes recouvertes de toiles à voiles rouges, puis une pile de barriques de vins, des plats en masse, un four à

cuire le pain, des bancs pour placer les plats et tout l'attirail d'un festin en plein air.

La pluie tombe à torrents : tout est perdu, on se réfugie où l'on peut : on étouffe dans les maisons bondées de meubles. Les demoiselles ont peur pour leurs jupes, les coiffes se déforment, les hommes mettent des blouses sur leurs habits. Enfin, c'est gâté.

Pas encore. Voici une éclaircie, le soleil luit et va dessus tout cela. On donne le festin : la cour se remplit de nopceurs qui veulent fricoter. Oh se dirige vers les tentes — la gaité renaît. Les plus jolies d'entre les jeunes filles vont faire l'office de servantes, ornées de leurs tabliers blancs à bavettes, la jupe retroussée, elles ont l'air d'un essaim de mouettes ; en voilà par files, courant vers les tentes avec leurs écuelles, les garçons portent le vin : on rit, on « bâfre » furieusement. Après la soupe qu'on mange à même l'écuelle, dans sa cuillère de buis, voici le bœuf dont chacun enlève une élanche avec son couteau, puis des tripes frites et grasses, un peu croquantes. Le vin circule, on pousse les convives à consommer. Après vient le *Far*, pâté de blé noir sucré et parfumé, cuit au four dans de vastes terrines, c'est le pudding breton, très digestif dans sa façon. Le fin *Far gouen*, composé de fin froment également sucré et parfumé : puis le riz en gâteau et finalement le rôti qui clôt le repas.

Je me trompe : on ne se lève pas de table, sans entonner les grâces. Tous debout, tête nue, on écoute le prêtre : puis on vient vous demander un petit morceau de pain que vous déposez dans un plat selon que vous êtes du côté de la mariée ou du marié ; ceci est une façon de régler les frais de la noce et de régaler ses invités à soi.

C'est une forte noce que la noce du fils de Kerliout : cinq cents invités au moins. Deux bœufs, un veau, dix moutons avaient été sacrifiés pour ce jour pantagruélique. Mais laissons les pochards vider les verres. Le biniou vient de saluer les derniers (manière de se

donner un pourboire) son gousset est garni et il s'achemine avec sa bombarde vers l'aire où sont déjà groupées les danseuses avides de ce plaisir.

Une longue file de gens se tenant par le doigt font un branle curieux : les plus habiles marquent le pas : les autres donnent la mesure, c'est un peu triste, mais cela ne manque pas de charme, surtout dans cette belle verdure qui l'encadre. La danse bretonne n'est pas sensuelle, ni licencieuse : on ne presse pas sa danseuse comme dans la valse : on ne peut guère lui parler, car ce branle vous met continuellement en mouvement.

Le biniou et la bombarde font merveille, laissons-les s'amuser. Voici la nuit et il faut gagner son gîte, fût-il à deux lieues.

Nous avons déjà couché chez une tante à l'*Hôpital*, petit bourg sur la grand'route : cette bonne femme nous a bien accueillis et nous sommes remontés vers la noce encore aujourd'hui : mais ça a été notre jour de réception. Entourés de parents Marianne et moi avons dû prendre place sous la tente près de la mariée : jamais on ne se vit entouré d'un plus grand nombre de cousins et de cousines. Tout le monde reconnaît sa parenté. Le dîner eût été gai et cordial si la pluie ne s'en fût mêlée encore ce jour-là. On trinqua autant que le premier jour : et comme la veille, on dit les grâces après dîner, puis sur l'aire on dansa gaiement. Quelques bons rayons de soleil vinrent raviver la joie. On but pour s'achever sous les buvettes ambulantes et quand nous partîmes la gaieté allait se changer en querelles, mais nous eûmes une véritable ovation et nous emportions avec quelques croquades un souvenir curieux de la noce bretonne.

J'oublie encore la danse grotesque des mendiants qui fit pouffer nos demoiselles et l'étrange concours de gueux bourrés jusqu'aux oreilles des reliefs du festin.

Ce soir on va coucher la mariée. Il y aura la soupe au lait, la cuillère percée, les morceaux de liège, la chan-

son narquoise des loustics et tout ce qui se pourra imaginer de plus drôle. Sans parler des garçons qui viendront, sous feinte d'erreur, ouvrir le lit de la *porquesse* qu'on fera rougir, endéver jusqu'aux larmes. Il y avait un bon patriarche à tête vénérable, souche d'une progéniture belle et nombreuse, c'était l'homme le plus instruit, le plus émancipé de tout le canton. Je suis arrivé pour assister à ses divagations. Il vient de perdre la tête, sa folie est la vanité de la décoration. Il se nomme Jean Cariou et a été maire de sa commune, Hanvec.

... Ce matin, dimanche, nous sommes descendus à la chapelle qui est ici près. L'ancienne église du couvent de Kerohan : construction basse et plus bizarre que belle. Quelques croix tombales entourent le petit enclos qui sert de cimetière. C'est là qu'est enterré le père de Marianne. Nulle trace des anciens possesseurs : un ossuaire, à gauche, contient sans doute leurs os confondus aujourd'hui avec la poussière des manants. Tout ce qui est de l'homme passe et se perd, la nature seule est éternelle. A deux pas de là, au bout du petit sentier, la mer fraîche et la bonne odeur du goémon vient doucement mourir sur le rivage. La source est la même qui a fourni l'eau pure aux moines austères, les pierres sont usées, arrondies, mais les ormes de la grande allée reverdissent à chaque retour du printemps.

Le prêtre nous a manqué de parole. Agenouillés durant une heure sur la pierre froide, les bons Bretons se sont retirés sans messe.

*Kerohan.* — Notre demeure du moment — vaste chambre aux solives vermoulues, à peine un plancher : deux lits clos : au milieu une table — vaste cheminée — un crochet pour les hardes suspendu au plafond : un banc, deux ou trois vieux bahuts sculptés grossièrement. Dans un tas de décombres on a fait un four à cuire le pain. Les figuiers ont multiplié par hasard. Il y en a cependant un qui doit dater de la fondation du manoir : sur

la porte d'entrée cintrée en granit on lit 1670. C'est tout ce qui reste avec deux grossières fleurs faites au badigeon à l'ocre jaune et rouge. Des sentiers effondrés, en haut une courte allée de hêtres. Il y a maintenant des maisons faites avec des décombres. Voici la croix des vieux tailleurs d'images. On n'a plus cette foi à présent. D'un côté le Christ, de l'autre la Vierge couronnée par un ange : au-dessus, des ornements gothiques. Elle domine la mer, placée qu'elle est dans le chemin qui y conduit.

*Hanvec.* — Arrivé sur le point culminant de la côte, le pays qui s'étend tout autour du spectateur est très vaste : aussi vaste qu'on peut le souhaiter. Les collines descendent vers un vallon qui s'arrête à la rivière du Faou d'un côté. Au-dessus on voit encore des collines arrondies, couvertes de bois ou de champs jaunis ou blanchis par les blés noirs en fleurs : plus loin voici le Ménéham, la montagne la plus haute du Finistère. De l'autre côté, même étendue et là-bas, bien loin, dans la brume, les montagnes d'Arrez. Bien loin aussi on voit les clochers des villages dominer les collines. Beau pays !

À l'entrée d'une rue de village, voici un tohu-bohu infernal. Les moutons geignent, les veaux couplés marchent peureusement : on bat des cochons qui ne veulent pas avancer : les charrettes sont l'une sur l'autre. Voici une auberge ornée d'un drapeau et d'un bouquet vert. On y boit force cafés. La presse y est : sous la porte en granit on s'étouffe. Sur la place de l'église c'est bien autre chose : les moutons sont en tas les uns sur les autres. La foule est compacte : on s'agite au milieu des bœufs, on se frappe dans les mains. En voilà un qui emporte un mouton dans ses bras : d'autres ont fait un nœud coulant à une corde qu'ils ont passée au groin d'un porc, lequel poussé des grognements terribles, poussé qu'il est par deux paysans. Les hommes sont nombreux. Voici les ouvriers pour la récolte : en voici qui descendent des montagnes et qui viennent acheter un cochon

pour leur fumoir. Les femmes tirent leurs hommes du cabaret où le vin engendre des querelles. C'est un bruit assourdissant. Nous sommes à Hanvec le jour de la grande foire de juillet.

Nous avons un ami de fraîche date qui, quoique natif du pays, s'entendait au mieux avec nous. Nous avons eu le malheur de le perdre aujourd'hui. Il avait nom Tudeilic et aimait trop à courir.

Y a-t-il un pays qui soit beau sans soleil, sans chaleur surtout, si l'on y est enrhumé ou malingre ? loin de toute espèce de secours. Il n'y a qu'une plante de bourrache dans la cour, Dieu soit loué.

C'était aujourd'hui la grande foire du Faou. Partis par un temps très chargé d'électricité, nuages sombres coupés de soleil : la petite ville aux pignons du seizième siècle est bondée de Bretons descendus de tous les coins de la Bretagne. Les Plougastel qui ressemblent exactement aux Napolitains. Bonnets phrygiens, culottes serrées par le bas ; les « brayons-bras » des montagnes avec leurs habits en *pillon* faits de tous les fragments de laine achetés comme chiffons. Espèces de colosses aux larges épaules, vêtus souvent de peaux de mouton, ils vont jusqu'aux confins de la Loire vendre et acheter. On les voit défilier sur les routes derrière de grands troupeaux, montés à la façon des amazones. Ils ont un vaste chapeau de feutre tout dégingandé qui leur sert de toiture. On voit aussi les gros bouchers des environs de Brest, de Châteaulin et d'autres moindres villes. Il faut les voir empoigner la main du Breton qui ne consent jamais, tant qu'on n'est pas arrivé à son chiffre : en vain l'acheteur gesticule, tire une nouvelle pièce, puis encore une, reprend son argent, fait trois pas et revient.

Enfin, le Breton est vaincu, lâche la corde de son veau ou de sa vache, puis compulse longuement son argent, retourne pièce à pièce et ne se décide qu'à la longue à ouvrir son boursicot pour y mettre ses écus.

Certes, c'est autre chose que la mise en scène de l'Opéra, cette fourmilière d'intéressés. Il s'y fait de grosses affaires : mais voici les premières gouttes d'un orage violent : c'est un sauve-qui-peut général : on s'enfourme les uns sur les autres dans tous les bouchons. Les pauvres petits veaux liés par les quatre pattes sont abandonnés dans la place : les vaches, les bœufs et chevaux n'ont plus de guide. Les cochons errent sur la place, les truies entourées de leur nombreuse progéniture cherchent à l'abriter de leur mieux. En attendant on boit la fine décoction de chicorée et toutes les maisons se changent pour la circonstance en débits. Le tonnerre s'en mêle, la pluie descend par torrents, la rivière charrie une boue jaunâtre. C'est un déluge. Voilà quatre heures, la pluie cesse enfin, et chacun court, qui à ses veaux, qui à son cheval, qui à ses porcs. On s'étonne vraiment qu'il n'y ait pas plus de confusion. C'est une foire gâtée.

Nous sommes loin et il faut s'en aller avec le regret de n'avoir pu profiter de cette belle réunion. — Les foires sont rares. — Nous nous embarquons dans une carriole : Marianne sur le banc, moi dans le fond de la carriole, assis sur une paire de gros sabots, nous revenons par le bord de la mer et chaque cahot menace de nous précipiter dans la vase : nous avons de la vase jusqu'à l'essieu. Mais on est encore trop content de se faire voiturer comme veaux, soi et ses provisions de la semaine.

*Les enfants de Kerhoan.* — Il y en a six d'âges gradués dans la ferme au-dessous de nous. Quand la mère est aux champs, ils se groupent tous au soleil sur les marches du grand escalier de pierre à la rampe sculptée : les plus grands tiennent les plus petits sur leurs genoux. — L'on peut faire une parenthèse sur le passé de ces vieilles demeures seigneuriales. — Il est probable que la gentry qui a construit, à grands frais, ces demeures alors très belles où l'on cherchait, — les murs et fossés en témoignent, — à se mettre à l'abri contre un coup de

main durant les guerres de la Ligue ou plutôt de l'animosité religieuse, n'ont pas songé à la destination future de ces vastes escaliers. Il est vrai qu'il a fallu un cataclysme social pour chasser à tout jamais les usurpateurs du sol et les remplacer par les sabots de la fermière, la boîte à pigeons et le tas de fumier juteux, mais revenons à nos mioches qui trônent, sans plus se soucier, à la place des enfants du châtelain ou sur la rampe où glissait la robe du moine. Voici *Jubique* aux grands yeux noirs, sombre comme un enfant prédestiné, il est impossible de lui arracher un sourire. Son petit bonnet noir orné d'un ruban jadis doré laisse passer une forêt de cheveux dorés, — la petite y fourre souvent ses petits doigts pour déranger un hôte importun. Son nez est un peu large, mais sa bouche est mignonne, comme les amours d'enfants de Prud'hon, — son teint est blanc et mat comme celui d'une enfant gâtée et son pied qui sort de dessous sa petite jupe est fin et blanc aussi. Ses petites mains potelées sont croisées ou soutiennent sa grosse tête. — Elle ne dépare pas l'escalier de granit.

Les autres plus ou moins gais mangent de grosses tartines de pain noir. — Voilà Joisic, l'avant-dernière qui roule de gros yeux bleu de ciel, — son jargon clair et décidé s'entend d'ici, à travers les interstices des planches vermoulues. Les deux cochons fraternisent avec eux, ne viennent-ils pas aussi à leurs heures demander la pitance ? Bons voisins toujours en bel appétit, malins autant que bête peut l'être, ils ont constamment l'œil sur la barrière, c'est qu'ils ont découvert ici près un bon champ de pommes de terre qu'il fait bon remuer du grouin.

Le soleil est passé derrière la côte. Voici la courte *Maar Janic* (Marie-Jeanne) qui pousse devant elle son petit troupeau : deux vaches à lait, quelques génisses, une demi-douzaine de moutons variés de laine. Marjanic, son sion à la main, gesticule et crie. Il leur faut aussi une petite botte de foin vert pour la nuit et de la fougère en

guise de paille pour litière. Ceux-là se couchent de bonne heure !

Au logis il y a fort à faire. Les hommes vont rentrer et il faut leur préparer à souper, chacun revient traînant ses jambes et faisant claquer ses lourds sabots sur le caillou : la faucille a fait son jeu ; on rentre à la nuit noire, vu que nous sommes en août et que le temps menace : on fait diligence.

Il y a un peu de feu dans l'âtre : c'est toute la lumière du logis. Les hommes s'asseyent sur les grands bancs, des moutons rampent sur l'âtre ; chats, chiens quêtent le souper.

Il est pourtant assez maigre, le souper du soir, et généralement assez sombre. La maîtresse, femme parcheminée à la voix nasillarde, peu avenante, place, d'un air maussade, un plat de lard sur les tables. Le patron tire son couteau, distribue à chacun une tranche de pain noir et une petite portion de porc gras qu'on étale sur le pain. Voilà tout le souper. Pas de boisson, — une jatte et une cruche à la disposition de tous. Le Facoussé (grand'père) s'est logé sous la cheminée sur son banc habituel. On échange quelques propos sur les travaux du lendemain. Pendant ce repas modeste, la ménagère loge ses mioches dans les lits : on agite un peu le berceau suspendu du petit Français et déjà chacun a fermé son couteau et s'apprête à s'enclorre à son tour. On ne se dit jamais *bonsoir* en breton.

Singulier calcul de ces gens qui vendent leurs pommes à cidre et ne se donnent pas la satisfaction d'une piquette, même médiocre. Jamais le moindre extra, une vie tous les jours frugale et encore frugale le dimanche. C'est peut-être pour cela qu'ils s'intéressent tant à la *noce*.

Les paysans se ressemblent à peu près tous d'aspect. Il y a cependant un abîme entre certains individus quant au but à atteindre. Ils sont âpres au gain, soucieux d'augmenter leur patrimoine. Aussi durs pour eux-mêmes que

les plus pauvres fermiers, ils se refusent encore plus que ceux-ci, et s'ils envoient leurs enfants quelques années à l'école, au retour on ne leur laisse pas perdre une minute : vite aux vaches, vite à la charrue. En faisant ma sortie matinale, je rencontre souvent le pauvre vieux de la ferme d'en bas : sa faucille sous le bras il se traîne encore sur ses deux bâtons, le dos courbé, en maudissant son sort, car il parle tout seul et geint en marchant. Il va encore aux champs et rampant sur ses genoux, il coupe encore sa poignée.

Est-on assez loin du bruit des pauvres humains qui s'agitent là-bas dans cette capitale des bavards et des cocottes ? Le seul *Figaro* qui ait pénétré dans ce lointain est sûrement celui qui enveloppait mes souliers : il fait une drôle de figure ici dans l'herbe, — s'il m'en tombe un fragment sous les yeux, il me semble d'un haut comique. Comment peut-on prendre intérêt à de si piètres cancons ? Il nous serait pourtant impossible à nous-mêmes, de vivre longtemps sans les hochets de la ville, tant nous sommes gâteaux ou gâtés.

Il y a en bas une petite chaumière si près de la mer que les vagues viennent en humecter les pierres, elle est si pauvre qu'il n'y a autour qu'un petit lopin de sable avec quelques plantes de pommes de terre toutes desséchées. Point de carreaux : à peine un petit jour pratiqué dans l'épaisseur du mur. A côté un rocher qui forme l'angle de la rivière du Faou, — devant la chapelle grise entourée d'arbres verts et hauts. — Puis enfin un coin de la rade de Brest dominé par les hautes terres. — L'eau limpide et brillante comme un miroir posé à plat et sur cet argent liquide la flotille des petits sabliers aux voiles rouges qui défile silencieusement et se perd derrière un petit cap, espèce d'îlot couvert de moissons jaunies. Derrière, au-dessus, Kerhoan, ses jardins et ses beaux champs dorés, gras paysage coupé de ruisseaux et dominé par le bâtiment du manoir. Je descends souvent dans cet

endroit où je retrouve le calme de la campagne et les odeurs saines des algues. Il y a d'ailleurs un horizon si lointain qu'on peut se croire au bord de la vraie mer. Jusqu'à présent je n'y avais pas aperçu l'ombre d'une physionomie humaine. Hier, quelle n'a pas été ma surprise de trouver assise sur un petit tronc d'arbre couché une mignonne petite fileuse. Proprette, la tête couverte de sa capeline noire, un tablier rosé, sa quenouille garnie de laine noire : une petite femme en miniature et naturellement je tire mon crayon et me mets à croquer la pauvrete qui ne se rendant pas compte de mon action s'est sauvée tout effrayée en dépit de mes appels.

Ce soir j'ai retrouvé ma petite fileuse, mais dans un autre rôle. Assise sur le bord du rivage, elle hélait le matelot d'une barque qui descendait vers Brest, chargée de passagers. Le matelot a accosté la terre et la petite s'est avancée dans l'eau jusqu'au ventre, tendant son sac qui n'était autre qu'un sac de ces coquilles qu'elle cherche à marée basse en furetant dans les cailloux couverts d'algues.

*Un renseignement sur Kerhoan.* — Le manoir a été fondé en 1613, ainsi qu'il appert d'une inscription gravée sur une pierre du mur, par les Quelyn (?), seigneurs bretons très dévots, ce qui explique ces croix de pierre, belles images pleines d'onction où le côté grotesque touche au sublime comme dans la peinture primitive. Pourtant tout cela date d'une époque de décadence où l'art des Italiens commence déjà à corrompre notre précieux gothique. Fondé, dis-je, par un seigneur agronome, comme il y en avait bon nombre à cette époque où les armes non plus que l'industrie, ni les faveurs de la cour ne pouvaient occuper les plus rustiques, ils se construisirent ces demeures, espèces de réduits fortifiés, et entourés de leurs métayers et gens de corvée qui reconnaissaient la souveraineté du maître, ils vivaient, environnés

d'estime et de considération, emportant le plus gros de la récolte.

Tout cela durait depuis des siècles lorsque survint la Révolution. Chassés de leur manoir par la peur, plutôt que par le danger, ils abandonnèrent tout, confiant à de vieux domestiques fidèles le soin d'enterrer les objets précieux. C'est ainsi que la chapelle du vieux manoir recéla pendant des années le trésor du manoir, la forte vaisselle d'argent massif, les brocs, les hanaps ciselés. Tout cela était si bien caché que les acquéreurs récents ne s'en doutèrent jamais. Les vieux domestiques moururent, mais les exilés avaient l'œil sur le trésor, et rentrés en possession du manoir paternel, les Quélyn actuels firent démolir la vieille chapelle et l'on retrouva intacts, dit le vieux fermier, tout ce qui avait été caché, tant on avait pris de précautions. Il reste cependant avéré qu'il y avait deux cachettes, dont l'une conserve encore son trésor. Mais que sont devenus les meubles : les lits à colonnes, les bahuts, les crédences armoriées, plus trace de tout cela !...

La vie du campagnard breton se compose en somme d'un régime particulier, peu varié, peu agréable, et qui pourrait au besoin s'augmenter de quelques douceurs. Je regrette toujours pour eux de les voir boire à même la cruche, tandis qu'ils pourraient se donner une piquette passable s'ils avaient plus de soin de la pomme. Leur pain noir n'est pas toujours agréable, difficile à digérer pour les habitants. Il est assez sain pour le travailleur. Les enfants en bâfrent un nombre énorme de tartines... Il n'est pas rare de voir disparaître chaque jour une de ces énormes boules de son ne pesant pas moins de 18 ou 20 livres dans une maison pourvue d'enfants. La détresse sera grande cette année où l'avoine est complètement perdue. Si encore le blé noir donne, on pourra faire des crêpes : mais la crêpe coûte des peines infinies, — c'est presque le luxe dans l'ordinaire. — Voilà sa confection.

La farine de blé noir est délayée dans une grande quantité d'eau, — quelquefois un peu de lait y est ajouté, alors la *crêpière* (je fais le mot) place l'une auprès de l'autre deux plaques d'environ 30 ou 35 centimètres de diamètre. On les chauffe avec de la fougère, du jonc marin ou quelques brindilles d'herbe — ceci fait on passe dessus un corps gras, beurre ou graisse, puis l'habile femme verse une petite jattée de pâte très claire, l'étend avec une espèce de petit rateau, puis la crêpe prise, elle l'enlève avec une grande spatule de bois et la pose habilement sur l'autre tôle où la cuisson est complète. — C'est un rude métier, en été surtout. — J'ai vu la sœur de Marianne suer à faire frémir, sa grosse chemise collée à la peau. — C'est qu'il faut en confectionner quelques centaines dans les bonnes maisons. — Fraîches et passées dans un peu de beurre salé, c'est un assez bon régal. Dans la soupe grasse ou dans la soupe au lait, c'est un délicieux pain. Les autres mets bretons ne m'ont pas encore séduit, je l'avoue.

— Une conversation de l'ainée des enfants du fermier, 8 ans environ, — une gamine à l'œil froid : « — Ta mère ira-t-elle au pardon de Rumengol ? — Je crois bien, elle a toujours le pied levé. — Et ton frère ? — Oh ! elle le plantera sur son cul, et s'il pleure nous lui donnons du pain... — Et ton père ? — Oh ! mon père, il ne sort pas, il est trop loup. — Irez-vous aussi ? — Oui, — après une pause, et touchant la robe de Marianne, — ma petite sœur pourra devenir aussi une demoiselle. Elle n'est que barbouillée ! — Mais elle ne sait pas le français. — Maman la mettra à l'école, elle l'a dit. Vous aussi, d'abord, vous avez été élevée comme nous, vous aviez aussi des sabots ! — Mais si ta mère ne t'envoie pas à l'école, tu ne sauras jamais parler français ? — Eh bien, j'irai à la ville et j'apprendrai. — Tu ne veux donc pas rester à la campagne ? — Oh ! non, on mange trop de pain noir et on marche nu-pieds ! »

— Charlotique, une pauvre vieille qui nous fait nos commissions et qui va de porte en porte demander sa vie. Elle avait pourtant un peu de bien, un petit champ, des vaches. Il a fallu établir les enfants. Et à présent les enfants ont des enfants : ils ne peuvent plus loger ni nourrir la pauvre vieille qui est forcée de mendier.

— Nous rencontrons un individu de forte taille. — « Voilà le taureau (le tarreau) ! » — « Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? » — « Je ne veux pas le voir, il a fait mourir ma tante. » — « Comment cela ? » — « Il y avait dans la ferme là-bas un beau fermier très délicat de santé qui faisait cultiver par ses domestiques. Il avait voyagé à Paris et il avait rapporté toutes sortes d'instruments perfectionnés qu'on ne connaissait pas ici, et puis des vaches énormes comme il n'y en a point en Bretagne. Placé au séminaire de bonne heure, il était revenu sur sa ferme à la mort de son père et avait épousé ma tante, une paysanne riche, belle, qu'il conduisait souvent à la ville où ils passaient un certain temps. Ils n'avaient pas d'enfants. L'homme était appelé par les Bretons « le poitrine » ». Enfin il mourut il y a quelques années, laissant tout son bien à sa femme qui continuait à faire valoir lorsque de méchants bruits se répandirent sur le compte de la belle Bohan. Elle était enceinte et l'on mit bientôt la chose sur le compte du Tarreau qui s'en vantait en effet. La Bohan humiliée accoucha bientôt et l'on venait de la délivrer d'un premier enfant, quand le médecin dit : « Il y en a encore un autre. » La pauvre femme ne prononça que ces mots : *Jesus Maria*. Elle était morte.

*Autre touchant le Tarreau.* — Le même individu avait été pris pour domestique dans une ferme dont le maître était atteint d'une maladie de langueur depuis longtemps et ne couchait plus avec sa femme : ce qui n'empêcha pas la dame de devenir enceinte et d'accoucher bientôt, au désespoir du triste invalide qui voulait dépenser le peu de force qui lui restait à tuer sa femme. Il était dans

un triste état quand il alla déclarer la naissance de son enfant qu'il ne voulait pas reconnaître. De retour chez lui, il fut saisi d'une nouvelle rage et voulut se précipiter sur sa femme : ses forces le trahirent : on dut le mettre au lit où il mourut peu après en maudissant l'infidèle. Le Tarreau épousa la veuve, espérons que ça mettra fin à ses prouesses.

— L'air est frais : un peu d'agitation dans les feuillages qui promènent leurs ombres dentelées sur le chemin bordé de hêtres. Le gazon moussu est d'un vert frais, le feuillage du hêtre est bronzé : on croirait que tout cela ne passera jamais, tant c'est tonique et vivant. Le champ est couvert de blé mûr et d'orge barbelée. Le blé noir pousse à vue d'œil et grandit sur la tige rouge : ses feuilles sont tendres, sa fleur est odorante. Il est vivace et bien abrité derrière les haies où il peut onduler sans danger. Le ciel est très vif au-dessus de tout cela et de ces majestueux nuages frangés d'argent sort une lumière qui court partout. De grandes ombres ambulantes font les chemins éblouissants par endroits. Partout du mouvement, de la vie, des chants d'oiseaux, une susurration des abeilles, mystérieuse musique qui se fond dans la grande harmonie des fleurs des gros massifs d'arbres sombres, une couleur douce qui lie le grand tout dans son harmonie délicate. On se laisse aller à la jouissance ineffable qu'il y a au fond de l'œuvre divine : c'est la communion en plein air, à la face du Créateur.

Pourquoi faut-il placer au milieu de ce paysage une pauvre image de la décrépitude humaine ? Nous sommes dans le chemin où s'enfonce la chaumière de Rossaden. Les portes sont grand'ouvertes. Nous allons au lit. Personne. Enfin dans le petit préau, espèce de jardinet enfoui, entouré de pruniers, nous trouvons la pauvre *mame*, couchée sur un lit de fougère et d'algues marines. Elle peut à peine respirer. Elle est maigre, chétive et pousse une plainte qui ressemble à un gémissement parlé. Marianne

lui fait avaler un peu de vin et d'eau : elle ne veut rien prendre, elle a la fièvre et sa face hâve et blême est complètement décolorée. Elle demande un peu de café, c'est la seule chose qui la tente. Là-haut, dans les arbres à fruits, les moutards avec l'insouciance de leur âge détruisent et abiment tout. — Au fond, là-bas, dans le champ, le père coupe son orge : il mange sa soupe, entre et sort sans prononcer un mot.

— Du grain sur une toile à voile, des sacs, des vans, une grande fille debout, pieds nus, la main sur la hanche, avec une grâce digne de Léopold Robert : elle agite son van, espèce de tambour-basque d'où s'échappe une fine poussière. Opposée à la lumière qui argente les eaux de la rade, elle se détache vigoureusement. A ses pieds une grosse gaillardé, puissante de poitrine, accroupie sur les genoux, remplit le van qu'elle passe à sa sœur. Derrière, un champ de blé descend vers la mer, quelques pruniers à droite : un vrai décor ! Sous un prunier, une vieille, un enfant vêtu de rouge, deux autres femmes.

— *Une histoire que Marianne m'a contée dimanche.* — Il y aura deux ans bientôt, le choléra sévissait furieusement. Ces pauvres paysans dépourvus de soins mouraient comme des mouches. Il y avait grande besogne chez le fossoyeur de la chapelle qui, très vieux, tomba malade à son tour. Son petit-fils dut prendre la pelle et la pioche. Or le fléau s'abattit juste à ce moment sur le village et les premiers dont il dut creuser la tombe furent ses frères et ses parents. Le courageux jeune homme ne faiblit pas, mais une épreuve plus terrible lui était réservée. Sa fiancée, atteinte à son tour, après avoir vu partir tous les siens, était abandonnée dans la chaumière en deuil. Il y courut, mais son dévouement devait être impuissant. Le lendemain il l'ensevelit et lui creusa sa tombe à son tour, mais quand il voulut la couvrir de terre, les forces l'abandonnèrent, il tomba sur le bord de la fosse. Et la terreur était telle que personne n'osa le relever, tout le monde

se sauva. Le vieux prêtre seul le prit dans ses bras et le porta à sa petite maisonnette qui n'était qu'à deux pas. Le délire le tourmenta pendant vingt-quatre heures ; quand le sentiment lui revint, il fut effrayé et pria Dieu de lui envoyer la terrible maladie. Ne pouvant porter les yeux sur cette terre entourée de beaux arbres qui recérait toutes ses affections, il se jeta dans un bateau qui passait et partit pour on ne sait où. La maison était vide. Une femme, la plus faible du logis, un vieillard accablé et un pauvre idiot qui riait de tout ce qu'il voyait autour de lui, ne comprenant rien au mystère environnant.

Il est resté absent près de deux années, lorsque dernièrement, il est revenu pour fermer les yeux de son aïeul et aider la pauvre veuve à élever deux marmots restés orphelins et le pauvre idiot, qui ne rit plus et suit partout son frère qui cultive à cette heure le petit patrimoine de la famille.

Aussitôt qu'on fouille le moindre dans cette pauvre humanité on y trouve des plaies cachées, des misères. — Le ver rongeur est au cœur de tout cela...

— Nous avons été voir le père Cariou, vénérable bonhomme dont la tête est détraquée. Folie singulière. Il veut embrasser l'impératrice, aller trouver le pape, se faire décorer et mille aberrations semblables. Troyon voyait de l'or partout, lui c'est l'espèce de folie vaniteuse. On l'a mis dans une vieille maison inachevée, les bras amarrés derrière le dos : il se plaint à fendre le cœur : il gémit. Il est devenu gênant, et tout ce petit monde qui l'entoure ne serait pas fâché d'entrer en possession de ces champs, de ces fermes. Il ne faut donc pas vivre longtemps quand on a deux sous...

Vous voyez le paysan former des tas de gerbes, charger d'immenses charrettes et sur l'aire s'amonceler des tas de grain. Cela vaudra cher le sac cette année. — Vous lui demandez s'il est content : il vous répond invariablement : « Heu ! le seigle est perdu, l'avoine est perdue ! »

Partout sur les hauteurs, dans les vallons, on entend le bourdonnement des batteuses qui travaillent activement : les chevaux surexcités par le bruit du *tambour* font un rapide manège, les travailleurs sont nombreux : la machine avale les gerbes les unes après les autres avec une sorte d'avidité. Les hommes arrachent des charretées de gerbes, tandis que les femmes, armées de fourches, de rateaux, font voler la paille et mettent le grain en tas. L'air est plein de poussière et c'est à peine si, au milieu de cette atmosphère chaude, on aperçoit les travailleurs, tellement la poussière les estompe. Les femmes du voisinage sont là, pieds nus : elles travaillent avec ardeur. En un jour ou deux on expédie la récolte tout entière, mais il faut vingt ouvriers, quatre ou cinq chevaux, mais que de sueurs épargnées à ces pauvres gens qui pendant quinze jours ou trois semaines battaient au fléau.

15 août. — *Le Pardon de Rumengol*. — Nous l'attendions avec une certaine anxiété, ce Pardon qui n'était pourtant pas le plus grand de l'année. Ce matin nous nous sommes acheminés de bonne heure vers le Faou. Là les paysans arrivaient de toutes les directions. Le temps menaçait, les coups de soleil promettaient de la pluie, malgré cela la route était couverte de pèlerins. Nous faisons route avec les gens de Plougastel qui vont pieds nus, un petit bâton blanc à la main. Leur costume est superbe, et la désinvolture de ces femmes est tout à fait particulière : elles ressemblent à des dames, — beaucoup plus franches que les paysans qui ont l'air guindé. Le plus drôle c'est leur charretée d'enfants, un amas de mômes dorés, rouges, verts, violets, jaunes, une vraie orgie de couleurs chaudes. Sur la route, à une lieue du Pardon, voilà les malingreux spéculateurs de ces grands jours. — Couverts de haillons, ils vous montrent des plaies hideuses, des membres coupés, quelquefois une épouse vêtue à peine et une nichée d'enfants bien venants et même bien venus. Ces gueux procréent comme

chiens et chats. Entremêlant latin et breton sur un rythme qui tient de la plainte et du plain-chant, ils vous chantent un *Pater Noster* et vous appellent : « Frères, voyez cette pauvre famille déshéritée qui vous implore, ces pauvres malheureux ne peuvent pas gagner leur pauvre vie, donnez à Dieu qui vous le rendra dans son saint Paradis, rachetez-vous du Purgatoire. » Je n'essayerai pas de traduire cette harangue à jet continu qui va leur procurer une soif ardente. Plus loin, en voilà une qui n'a pas de bras, ce qui ne l'empêche pas de présenter une protubérance à l'abdomen qui prouve que si elle n'a pas pris son époux dans ses bras, ils n'en ont pas moins trouvé moyen de concourir à l'acte de la procréation. — En voilà qui ont l'air peints en vieux bois; en pain d'épice : ils vous présentent des plaies affreuses et disent tant de *Pater* que c'est à dégoûter tout chrétien honnête. Mais passons après avoir distribué quelques sous à cette plèbe bretonne. — Nous allons trouver de bien plus gros mendiants...

(*Le manuscrit s'arrête ici.*)

EUGÈNE BOUDIN.

Libre de droit, numérisation par la Bibliothèque Nationale de France.

Mercure de France ; N°626, 35<sup>e</sup> année  
Tome CLXXIII- 15 juillet 1924; p.p,325-353